J'AI LU
SAMANTHA SHANNON
LE PRIEURÉ DE L'ORANGER
PARTIE I

LE PRIEURÉ DE L'ORANGER

Première partie

SAMANTHA SHANNON

LE PRIEURÉ DE L'ORANGER

Première partie

ROMAN

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
Par Benjamin Kuntzer et Jean-Baptiste Bernett

Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Titre original :
THE PRIORY OF THE ORANGE TREE

© Samantha Shannon, 2019

© Emily Faccini, 2019 pour les illustrations

Pour la traduction française :
© Éditions De Saxus, 2019

Note de l'autrice

Les territoires fictionnels du Prieuré de l'Oranger sont inspirés d'évènements et de légendes issus de diverses parties du monde. Ce récit n'a aucunement l'ambition d'être la représentation fidèle d'un pays ou d'une culture quelconques, à aucun moment de l'histoire.

Sommaire

Cartes 10-13

I Légendes d'antan 15
II Me déclarer je n'ose 363

Personnages de la légende 575
Glossaire 593
Chronologie 599
Remerciements 603

REINAUME D'INYS
Nurtha
Morga
MER CENDRÉE
Port-Calibrûle
Ascalon
Suth
Portlété
Pointe-Albatros
Perchette
DÉTROIT DU CYGNE
Zeedeur
Hundert
Perunta
Samana
Brygstad
Salza
MONTS SAURGA
Armata
Wilgaström
mont Effroi
Gulthaga
ROYAUME DRACONIQUE DE YSCALIN
BAIE DES QUAR
VASTE PLAINE YSCALINE
Vazuva
col d'Harmur
Gâuria
Cárscaro
mont Fruma
Córvugar
FUSEAUX
terres écorchées
Jotenya
MER HALASSA
LAMES-DES-DIEUX
Nzene
mont Dinduru
Dimabu
oasis de
DÉSERT CRAMOISI
Isriq
PRIEURÉ
Yikala
bassin lasian
Majigu
Rumelabar
DÉSERT DE SUTTU
DOMAINE DU LASIA
mont Kiri
Kumenga
MONTS ULUMA
Jungo
Vers l'Éria et la porte d'Ungulus

Elding
Kantmarkt
Rozentun
ROYAUME
DE HRÓTH
ÉTAT LIBRE
DE MENTENDON
Spilda
GOLFE D'ÉDIN
L'ABYSSE
Ostendeur
Fratâma
DÉSERT
DU RÊVE-
TOURMENTÉ
Drayasta
Rauca
DÉSERT
DE DARANIYA
Gaudaya
Zirin
BASSES-
MONTAGNES
LE
BURLHA
DÉSERT BLANC
LES ERSYR
SARRAS
Apata
MER DE CARMENTUM
N
E
S
W

EMPIRE DES
DOUZE-LACS
mont Whin
Daprang
CRÊTE DE
WHINSHAN
lac des
Aubes Froides
Xothu
MER
INAPAISÉE
Kawontay
Cité des
Mille Fleurs
Grande
Vallée impériale
Shim
lac des
Longs-Jours
PÉNINSULE DE SEPUL
Kanxang
NHANGTO
Kenglim
lac des
Arbres-du-Soir
MONTS
LAKRA
MER DE DANSOLEIL
lac du
Soleil-Endormi
rivière
des ombres
Ginura
Cap-Hisan
mont
Tégo
Orisima
baie de
Ginura
Kapara
lac des
Nombreux-Papillons
Sidupi
Tikar
Brakwa
SEIIKI
baie
d'Isunka
Nanta
lac de la
Mer-du-Sud
L'ABYSSE
Tokopa
Basal
Apampi
Ampiki
MER INFINIE
cap Penne
ÎLE PLUME

I

Légendes d'antan

Et je vis un ange descendre du ciel,
portant la clef de l'Abysse et tenant en sa
main une grande chaîne. Il saisit le dragon,
ce serpent immémorial, qui est le diable, ou Satan, et
l'entrava pour un millénaire.

Il le jeta dans l'Abysse, qu'il verrouilla et scella
sur lui, afin de l'empêcher de duper encore les nations
avant la fin du millénaire.

— Apocalypse 20.1-3

1

Est

L'inconnu sortit de l'eau tel un spectre aquatique, pieds nus et arborant les cicatrices de son périple. Il fendait tel un ivrogne la brume qui s'accrochait par filaments à la Seiiki.

Les légendes d'antan affirmaient que les spectres aquatiques étaient condamnés à vivre dans le silence. Que leur langue s'était flétrie en même temps que leur peau, et que leurs os n'étaient plus recouverts que d'algues. Qu'ils se tapissaient dans les hauts-fonds pour entraîner les imprudents au cœur de l'Abysse.

Tané n'avait plus craint ces racontars depuis la petite enfance. Désormais, son poignard incurvé tel un sourire brandi devant elle, elle fixait du regard la silhouette avançant dans l'obscurité.

Quand le spectre l'appela, elle tressaillit.

Les nuages laissèrent alors filtrer le clair de lune qu'ils avaient retenu. Juste assez pour lui permettre de voir à qui elle avait affaire. Et réciproquement.

Il ne s'agissait pas d'un fantôme, mais d'un étranger. Elle l'avait vu, et il était trop tard pour revenir en arrière.

Sa peau était brûlée par le soleil ; ses cheveux étaient semblables à de la paille, et sa barbe dégouttait d'eau. Les passeurs avaient dû l'abandonner au

large, le laissant nager jusqu'à la rive. Il ne savait manifestement rien de sa langue, mais elle comprenait suffisamment la sienne pour deviner qu'il réclamait de l'aide. Qu'il voulait voir le seigneur de guerre de Seiiki.

Elle avait le cœur comme une poignée de tonnerre. Elle n'osa parler, car lui montrer qu'elle connaissait sa langue aurait suffi à forger un lien entre eux et à se trahir. À trahir le fait que, si elle était présentement témoin de son crime, il l'était également du sien.

Elle aurait dû vivre en recluse, bien à l'abri derrière les murailles de la maison Sud, prête à s'élever, purifiée, pour le jour le plus important de son existence. À présent, elle était salie. Souillée par-delà toute rédemption. Tout ça parce qu'elle avait voulu s'immerger une fois encore dans la mer avant le jour de la Sélection. D'après certaines rumeurs, le grand Kwiriki avait un penchant pour celles qui avaient le cran de s'éclipser pour chercher les vagues durant leur réclusion. Au lieu de quoi, il lui avait envoyé ce cauchemar.

Elle avait été trop chanceuse toute sa vie.

C'était son châtiment.

Elle tint l'étranger à distance à l'aide de son poignard. Confronté à la mort, il se mit à trembler.

Elle envisagea alors une multitude de possibilités, chacune plus terrible que la précédente. Si elle livrait l'inconnu aux autorités, elle révélerait qu'elle avait contrevenu à la réclusion.

Le jour de la Sélection n'aurait peut-être pas lieu. L'honoré gouverneur du Cap-Hisan – cette province de Seiiki – ne laisserait jamais les dieux entrer dans un lieu potentiellement vicié par le mal rouge. Il faudrait des semaines avant que la ville soit à nouveau déclarée sûre, et l'on décréterait sans doute que

l'étranger était un signe de mauvais augure et qu'il faudrait attendre la prochaine génération d'apprentis, pas la sienne, pour désigner les nouveaux dragonniers. Cela lui coûterait tout.

Elle ne pouvait pas le dénoncer. Pas non plus l'abandonner. S'il était effectivement affecté du mal rouge, le laisser divaguer sans surveillance mettrait en péril l'île tout entière.

Il n'y avait qu'une solution.

* * *

Elle lui noua un morceau de tissu autour du visage pour lui éviter de transmettre ses miasmes. Ses mains tremblaient. Quand elle eut terminé, elle l'accompagna depuis la plage de sable noir jusqu'à la ville, restant aussi près de lui qu'elle l'osait, la lame appuyée contre son dos.

Le Cap-Hisan ne dormait jamais. Elle fit traverser à l'étranger ses marchés de nuit, longeant des autels sculptés dans du bois flotté, passant sous des guirlandes de lanternes bleues et blanches suspendues en prévision du jour de la Sélection. Son prisonnier observait tout cela en silence. L'obscurité assombrissait ses traits, mais elle lui tapota la tête du plat de la lame pour le contraindre à baisser le front. Cependant, elle s'efforçait de le tenir à l'écart du reste de la population.

Elle pensait savoir comment l'isoler pour de bon.

Une île artificielle était accrochée au cap : Orisima. Elle faisait figure de curiosité pour les gens du coin. Ce comptoir commercial avait été bâti pour accueillir une poignée de marchands et de savants venus de l'État libre de Mentendon. Mis à part les Lacustrins, qui vivaient de l'autre côté du cap, seuls

les Mentendoniens avaient obtenu l'autorisation de continuer à faire des affaires en Seiiki après que l'île avait été fermée au reste du monde.

Orisima.

Voilà où elle allait emmener l'étranger.

Des sentinelles armées gardaient le pont illuminé de flambeaux qui menait au comptoir. De rares Seiikinois avaient le droit d'y pénétrer, et elle n'en faisait pas partie. Le seul autre moyen de franchir la clôture était le portail du débarcadère, qui n'était ouvert qu'une fois l'an pour décharger les marchandises mentendoniennes.

Tané fit longer le canal à l'étranger. Elle ne pouvait pas se faufiler elle-même sur Orisima, mais elle connaissait une femme qui en était capable. Et qui saurait exactement où le cacher au sein du comptoir commercial.

*
* *

Il y avait fort longtemps que Niclays Roos n'avait plus reçu de visiteurs.

Il se servait un peu de vin – une goutte de sa misérable pension – quand on frappa à sa porte. Le vin était l'un de ses ultimes plaisirs en ce monde, et il avait pris l'habitude d'en humer les arômes et de savourer l'instant délicieux précédant la première gorgée.

Et voilà qu'on l'interrompait. Naturellement. Il se déracina avec un soupir, grogna en éprouvant un élancement dans la cheville. La goutte était revenue le contrarier.

Nouveau coup à la porte.

« Oh, *la ferme* », maugréa-t-il.

La pluie tambourinait contre le toit tandis qu'il cherchait sa canne à tâtons. *Une pluie de prunes*,

comme l'appelaient les Seiikinois en cette période de l'année où l'air était aussi dense et humide qu'un nuage et où les fruits gorgés de sucre s'épanouissaient sur les arbres. Il clopina sur les nattes tout en jurant dans sa barbe pour aller entrouvrir la porte.

Une femme se tenait dans la pénombre. Ses cheveux bruns lui tombaient à la taille, et sa robe était constellée de fleurs de sel. La pluie ne suffisait pas à justifier qu'elle soit trempée à ce point.

« Bonsoir, éminent docteur Roos », dit-elle.

Niclays haussa les sourcils. « Je déteste recevoir de la visite à cette heure, répliqua-t-il. Ou à n'importe quelle heure. » Il aurait dû la saluer, mais il n'avait aucune raison de vouloir impressionner l'inconnue. « Comment connaissez-vous mon nom ?

— On me l'a dit. » Pas d'autre explication. « L'un de vos concitoyens m'accompagne. Il va passer la nuit chez vous, et je reviendrai le chercher demain, au coucher du soleil.

— L'un de mes concitoyens », répéta-t-il.

Sa visiteuse tourna très légèrement la tête. Une silhouette s'écarta d'un arbre voisin.

« Des passeurs l'ont amené en Seiiki, reprit la femme. Je le conduirai demain devant l'honoré gouverneur. »

Lorsque le nouveau venu s'avança dans le rai de lumière filtrant par l'embrasure, Niclays se glaça.

Un homme aux cheveux dorés, aussi trempé que la femme, se trouvait sur le pas de sa porte. Un homme qu'il n'avait jamais vu à Orisima.

Vingt personnes vivaient au comptoir. Il les connaissait toutes de visage et de nom. Et aucun vaisseau mentendonien ne devait amener d'arrivants si tôt dans la saison.

D'une manière ou d'une autre, tous deux avaient réussi à débarquer sans se faire remarquer.

« Non. » Niclays la fixa du regard. « Par le Saint, femme, chercheriez-vous à m'impliquer dans une affaire de contrebande ? » Il tenta nerveusement de repousser le battant. « Je *ne peux pas* abriter un intrus. Si quelqu'un l'apprenait…

— Une nuit.

— Une nuit, une année… on nous trancherait la tête quoi qu'il en soit. Bonne soirée. »

Alors qu'il s'apprêtait à claquer la porte, la femme coinça son coude dans l'entrebâillement.

« Si vous acceptez », reprit-elle, désormais si proche que Niclays pouvait percevoir son haleine, « vous serez récompensé en bon argent. Plus que vous ne pourriez en transporter. »

Niclays Roos hésita.

C'était tentant. Il avait joué une partie de cartes enivrée de trop avec les sentinelles et leur devait plus qu'il ne pourrait jamais amasser. Jusqu'à présent, il avait réussi à gagner du temps en leur promettant des bijoux par le prochain arrivage mentendonien, mais il savait pertinemment qu'il ne s'en trouverait pas un seul à bord. Pas pour les gens comme lui.

Son côté immature voulait accepter la proposition, ne serait-ce que pour l'adrénaline. Et avant que son côté plus mûr et plus sage ne puisse intervenir, la femme s'écarta.

« Je reviendrai demain soir, déclara-t-elle. Ne le laissez pas se montrer.

— Attendez », la rappela-t-il, furieux. « Qui êtes-vous ? »

Elle était déjà partie. Après un coup d'œil dans la rue et un grommellement agacé, Niclays attira l'homme apeuré à l'intérieur.

C'était de la folie. Si ses voisins se rendaient compte qu'il accueillait un clandestin, on le traînerait devant le seigneur de guerre, qui serait fort courroucé et n'était pas réputé pour sa clémence.

Pourtant, Niclays en était là.

Il verrouilla la porte. En dépit de la chaleur, le nouveau venu tremblait sur les nattes. Sa peau olivâtre était brûlée au niveau des joues, ses yeux bleus rougis par le sel. Au moins dans le but de reprendre contenance, Niclays alla chercher une couverture rapportée de Mentendon et la tendit à l'inconnu, qui s'en saisit sans un mot. Il avait de quoi être effrayé.

« D'où arrivez-vous ? lui demanda Niclays d'un ton cassant.

— Désolé, murmura son hôte. Je ne comprends pas. Vous parlez seiikinois ? »

De l'inysse. Une langue qu'il n'avait plus entendue depuis des années.

« Ce n'était pas du seiikinois, le détrompa Niclays en changeant de dialecte, mais du mentendonien. Je pensais que vous veniez de là-bas.

— Non, monsieur. Je viens d'Ascalon, fit-il d'une voix douce. Puis-je vous demander votre nom, puisque je dois vous remercier de m'abriter ? »

Typique des Inyssiens. La courtoisie avant tout. « Roos, cracha Niclays. Docteur Niclays Roos. Maître chirurgien. Dont vous mettez la vie en péril par votre simple présence. »

Le jeune homme le dévisagea.

« Docteur… » Il déglutit. « Docteur Niclays Roos ?

— Félicitations, mon garçon. L'eau de mer n'a pas affecté votre ouïe. »

Son invité prit une inspiration tremblante. « Docteur Roos, c'est l'œuvre de la divine Providence. Le fait

que le Chevalier de la Communion m'ait conduit à *vous*, directement…

— À *moi*. » Niclays fronça les sourcils. « Nous sommes-nous déjà rencontrés ? »

Il fouilla dans ses souvenirs de l'époque passée en Inys, mais il était certain de ne jamais avoir posé l'œil sur cette personne. À moins qu'il ait été ivre, naturellement. Il l'avait souvent été, là-bas.

« Non, monsieur, mais une amie m'a dit votre nom. » L'homme se tamponna le visage de sa manche. « J'étais certain de périr en mer, mais vous voir m'a ranimé. Merci le Saint.

— Votre Saint n'a aucun pouvoir ici, marmonna Niclays. Bon, et comment vous appelez-vous ?

— Sulyard. Maître Triam Sulyard, monsieur, à votre service. J'étais écuyer pour la maison de Sa Majesté Sabran Berethnet, reine d'Inys. »

Niclays grinça des dents. Ce nom alimentait une ire profonde cuisant dans ses entrailles.

« Un écuyer. » Il s'assit. « Sabran s'est-elle lassée de vous, ainsi qu'elle se lasse de tous ses sujets ? »

Sulyard se hérissa. « Si vous insultez ma reine, je vais…

— Qu'allez-vous faire ? » Niclays le considéra par-dessus la monture de ses lunettes. « Peut-être devrais-je vous appeler Triam Nullard. Avez-vous la moindre idée du sort qu'ils réservent aux étrangers, par ici ? Sabran vous a-t-elle envoyé subir une mort particulièrement lente ?

— Sa Majesté ignore tout de ma présence ici. »

Intéressant. Niclays lui servit un verre de vin. « Buvez, dit-il à contrecœur. Cul sec. »

Sulyard s'exécuta.

« À présent, Maître Sulyard, écoutez-moi très attentivement. Combien de personnes vous ont-elles vu ?

— Ils m'ont forcé à nager jusqu'à la rive. Je suis d'abord arrivé dans une anse. Le sable y était noir. » Sulyard grelottait. « Une femme m'a trouvé et m'a conduit en ville à la pointe du couteau. Elle m'a abandonné dans une étable… puis une autre femme est arrivée et m'a ordonné de la suivre. Elle m'a ramené dans la mer, et nous avons nagé jusqu'à une jetée. Il y avait un portail tout au bout.

— Et était-il ouvert ?

— Oui. »

La femme devait connaître l'une des sentinelles. Elle avait dû lui demander de laisser libre l'accès au débarcadère.

Sulyard se frotta les yeux. Le temps passé en mer l'avait tanné, mais Niclays voyait désormais à quel point il était jeune, peut-être une vingtaine d'années.

« Docteur Roos, reprit l'étranger, je suis chargé d'une mission de la plus haute importance. Je dois m'entretenir avec l…

— Je dois vous interrompre ici, Maître Sulyard. Les raisons de votre présence ici ne m'intéressent en rien.

— Mais…

— Quelles que soient vos motivations, vous êtes venu ici sans autorisation quelconque, ce qui est pure folie. Si le capitaine vous découvre ici et vous emmène pour vous interroger, j'aimerais pouvoir lui dire en toute honnêteté que je n'ai pas la moindre idée de la raison de votre apparition sur le pas de ma porte au milieu de la nuit ni de ce qui a pu vous faire croire que vous seriez le bienvenu en Seiiki. »

Sulyard cilla. « Le capitaine ?

— L'officiel seiikinois responsable de cette décharge flottante, même s'il semble se prendre pour un dieu mineur. Savez-vous au moins où nous sommes ?

— À Orisima, le dernier comptoir commercial occidental de l'Est. C'est son existence même qui m'a fait espérer que le seigneur de guerre accepterait de me recevoir.

— Je vous assure que Pitosu Nadama n'accueillera jamais un intrus à sa cour, quelles que soient les circonstances. Ce qu'il fera en revanche, s'il a vent de votre présence ici, c'est vous exécuter. »

Sulyard ne répondit rien.

Niclays envisagea brièvement d'expliquer à son hôte que sa sauveteuse avait prévu de revenir le chercher, peut-être après avoir prévenu les autorités de son arrivée. Il s'en abstint finalement. Sulyard risquait de paniquer et de tenter de s'enfuir, alors qu'il n'avait nulle part où aller.

Demain. Il serait parti demain.

Niclays entendit alors des voix à l'extérieur. Des bottes foulaient avec fracas les marches en bois des habitations voisines. Il réprima un frisson.

« Cachez-vous », ordonna-t-il en empoignant sa canne.

Sulyard disparut derrière un paravent. Niclays ouvrit sa porte, les mains tremblantes.

Des siècles plus tôt, le premier seigneur de guerre de Seiiki avait signé le Grand Édit interdisant l'île à tous, sauf aux Lacustrins et aux Mentendoniens, et ce, dans l'espoir de protéger son peuple de la peste draconique. Même après la fin de l'épidémie, la séparation était restée. Tout étranger arrivé sans permission devait être éliminé. Ainsi que tous ses complices.

Il n'y avait aucune sentinelle dans les rues, mais plusieurs de ses voisins s'étaient rassemblés. Niclays alla se joindre à eux.

« Au nom de Galian, que se passe-t-il ? » demanda-t-il au cuisinier, qui observait un point au-dessus de

leur tête, la bouche suffisamment béante pour gober des papillons. « Je te conseille de ne plus jamais faire cette tête, Harolt. On pourrait te prendre pour un demeuré.

— Regarde, Roos, souffla le cuisinier. Regarde !

— J'espère que c'est… »

Il s'interrompit en l'apercevant.

Une tête énorme se dressait au-dessus de la clôture d'Orisima. Elle appartenait à une créature née d'un joyau et de la mer.

Des nuages s'élevaient de ses écailles – des écailles en pierre de lune, si lumineuses qu'elles paraissaient luire de l'intérieur. Une croûte de gouttelettes semblables à des gemmes scintillait sur chacune. Chaque œil était une étoile en fusion, chaque corne du vif-argent éclairé par la lune blafarde. La créature voleta au-dessus du pont avec la grâce d'un ruban et prit son essor vers le firmament, aussi légère et discrète qu'un cerf-volant.

Un dragon. Et alors qu'il s'élevait au-dessus du Cap-Hisan, d'autres s'envolaient depuis l'eau, laissant derrière eux un sillage d'embruns. Niclays porta une main à son cœur qui battait à tout rompre.

« Ça alors, murmura-t-il. Que font-ils ici ? »

2

Ouest

Il était masqué, bien entendu. Ils l'étaient toujours. Seul un imbécile s'introduirait clandestinement dans le donjon de la reine sans s'assurer de son anonymat, et si ce coupe-jarret avait réussi à atteindre l'antichambre, c'est qu'il était loin d'être idiot.

Dans la grande chambre à coucher de l'autre côté, Sabran dormait profondément. Les cheveux détachés et ses longs cils noirs reposant sur ses joues, la reine d'Inys était l'illustration parfaite du sommeil. Ce soir, c'était Roslain Crest qui partageait sa couche.

Toutes deux étaient inconscientes de l'ombre assoiffée de sang qui se rapprochait à chaque instant.

Lorsque Sabran se retirait, la clef de son espace le plus intime était conservée par l'une de ses dames de la chambre. Katryen d'Osier en avait pour l'instant la charge, et elle se trouvait dans la galerie des cors. Les appartements royaux étaient gardés par les chevaliers du corps, mais la porte de la grande chambre n'était pas toujours surveillée. Après tout, il n'en existait qu'une seule clef.

Aucun risque d'intrusion.

Dans l'antichambre – ultime rempart entre la couche royale et le monde extérieur –, l'assassin jeta un coup d'œil en arrière. Sire Gueules Lande était revenu de

son poste à l'extérieur, ignorant de la menace qui s'était introduite furtivement durant son absence. Inconscient de la présence d'Ead, dissimulée parmi les chevrons, qui observait le coupe-jarret toucher la porte qui le conduirait à la reine. Dans le silence, l'intrus tira une clef de son manteau et l'introduisit dans la serrure.

Où elle pivota.

Pendant un long moment, il demeura immobile. Attendant le bon moment.

Celui-ci était infiniment plus prudent que les autres. Lorsque Lande fut en proie à l'une de ses quintes de toux fréquentes, l'intrus entrouvrit la porte de la grande chambre. De sa main libre, il dégaina une lame. Le même genre de lame que les autres avaient utilisé.

Lorsqu'il bougea, Ead en fit autant. Elle se laissa silencieusement tomber de la poutre qui le surplombait.

Ses pieds nus se posèrent sans bruit sur le marbre. Alors que le coupe-jarret s'introduisait dans la pièce, la dague au clair, elle lui couvrit la bouche et lui enfonça son poignard entre les côtes.

L'assassin se débattit. Ead tint bon, veillant à ne pas se laisser souiller par la moindre goutte de sang. Lorsque le corps s'immobilisa, elle l'allongea au sol et souleva le masque de velours que portait sa victime, à l'instar de ses prédécesseurs.

Le visage en dessous était bien trop jeune, à peine sorti de l'enfance. Ses grands yeux troubles étaient rivés sur le plafond.

Ead ne le reconnut pas. Elle lui embrassa le front et l'abandonna sur le marbre.

Dès l'instant où elle retourna se tapir dans l'ombre, elle entendit un appel au secours.

*
* *

Au point du jour, elle se trouvait sur les terres du palais. Ses cheveux étaient prisonniers d'une résille d'or parsemée d'émeraudes.

Tous les matins, elle s'attelait à la même routine. Rester prévisible était une sécurité. Elle commença par aller trouver le maître des postes, qui confirma qu'il n'avait pas reçu de lettre à son intention. Puis elle se rendit au portail pour contempler la ville d'Ascalon, dans laquelle elle s'imaginait déambuler un jour, jusqu'à aboutir à un port et un bateau qui la ramènerait au Lasia. Parfois, elle avisait quelqu'un qu'elle connaissait, et ils échangeaient un signe de tête presque imperceptible. Enfin, elle gagna le pavillon des banquets, où elle petit-déjeuna en compagnie de Margret. Puis, à huit heures, ses obligations commencèrent.

La première du jour était de dépister la blanchisseuse royale. Ead la retrouva derrière la grande cuisine, dans un renfoncement drapé de lierre. Un garçon d'écurie semblait compter du bout de la langue les taches de rousseur sur son cou.

« Bien le bonjour à tous les deux », lança Ead.

Les tourtereaux s'écartèrent l'un de l'autre avec un hoquet de surprise. Les yeux écarquillés, le lad détala comme l'un de ses chevaux.

« Mademoiselle Duryan ! » La blanchisseuse lissa ses jupons et inclina respectueusement la tête pour la saluer. Elle avait rougi jusqu'à la racine des cheveux. « Oh, par pitié, ne dites rien à personne, mademoiselle, ou je serais perdue.

— Inutile de me faire la révérence. Je ne suis pas une dame. » Ead sourit. « Je jugeais plus prudent de te rappeler que tu devais t'occuper de Sa Majesté

tous les jours. Tu as fait preuve de relâchement, dernièrement.

— Oh, Mademoiselle Duryan, j'avoue avoir eu l'esprit ailleurs, mais je suis tellement inquiète. » La domestique tordit ses mains calleuses. « Les servantes ne cessent de chuchoter, mademoiselle. Elles prétendent qu'une vouivrette a ravi du bétail près des lacs il n'y a pas deux jours de cela. Une vouivrette ! N'est-il pas effrayant que les serviteurs du Sans-Nom se réveillent ?

— Eh bien, tu viens justement de mettre le doigt sur la raison qui t'oblige à te montrer diligente dans ton travail. Ces serviteurs du Sans-Nom souhaitent voir Sa Majesté disparaître, car sa mort ramènerait leur maître dans ce monde. Voilà en quoi ton rôle est *vital*. Tu dois impérativement chercher chaque jour la trace d'un poison sur ses draps, et t'assurer que sa couche demeure pure et fraîche.

— Naturellement, oui. Je vous promets de me montrer plus appliquée.

— Oh, mais tu n'as rien à me promettre. Tu dois t'engager devant le Saint. » Ead inclina la tête en direction du sanctuaire royal. « Va le voir sans tarder. Tu pourrais même en profiter pour demander pardon pour ton… imprudence. Vas-y avec ton amoureux, et implore sa clémence. Hâte-toi ! »

Tandis que la blanchisseuse s'éloignait en courant, Ead réprima un sourire. Jouer avec les nerfs des Inyssiens était presque trop facile.

Son sourire mourut bientôt. Une vouivrette avait effectivement osé voler le bétail des humains. Même si les créatures draconiques étaient sorties de leur longue torpeur depuis maintenant des années, elles se faisaient toutefois discrètes – pourtant, on en avait aperçu plusieurs au cours des derniers mois.

Que les bêtes trouvent l'audace de venir chasser dans les régions habitées ne présageait rien de bon.

S'en tenant à l'ombre, Ead effectua un large détour pour rejoindre les appartements royaux. Elle contourna la bibliothèque royale, évita l'un des paons blancs qui erraient sur les terres et pénétra dans les cloîtres.

Le palais d'Ascalon – édifice vertigineux de calcaire clair – était la plus vaste et la plus ancienne des résidences de la maison Berethnet, qui régnait sur le reinaume d'Inys. Les dégâts subis par la nation durant le Chagrin des Siècles, au cours duquel l'armée draconique avait mené sa guerre d'un an contre l'humanité, avaient depuis longtemps été effacés. Chaque fenêtre était ornée d'un vitrail multicolore. Le domaine accueillait un sanctuaire des Vertus, des jardins aux pelouses bien entretenues, ainsi que l'immense bibliothèque royale et son clocher en marbre. C'était le seul endroit où Sabran acceptait de passer l'été avec sa suite.

Un pommier se dressait au milieu de la cour. Ead s'immobilisa en l'apercevant, le cœur serré.

Il y avait cinq jours que Loth avait disparu du palais au cœur de la nuit, en compagnie de Lord Kitston Sommière. Nul ne savait où ils étaient partis ni pourquoi ils avaient quitté la cour sans autorisation. Sabran n'avait pas hésité à exhiber son trouble, mais Ead avait gardé le sien pour elle.

Elle se rappelait l'odeur de bois brûlé sentie pour sa première fête de la Communion, lorsqu'elle avait fait la connaissance de Lord Arteloth Ru. Chaque automne, la cour se rassemblait pour échanger des présents et se réjouir de leur appartenance au règne de la Vertu. C'était la première fois qu'ils se rencontraient en personne, mais Loth lui avait plus

tard avoué s'être depuis longtemps renseigné sur cette nouvelle demoiselle d'honneur. Il avait eu vent d'une Sudienne de dix-huit ans, ni noble ni paysanne, fraîchement convertie aux Vertus de la Chevalerie. De nombreux courtisans avaient vu l'ambassadeur des Ersyr la présenter à la reine.

Je n'apporte ni bijoux ni or pour célébrer la nouvelle année, Votre Majesté. Seulement une dame pour votre royale maisonnée, avait déclaré Chassar. *La loyauté est le plus beau présent qui soit.*

La reine elle-même n'avait alors que vingt ans. Une demoiselle d'honneur sans titre ni sang noble faisait un étrange cadeau, mais la courtoisie l'avait contrainte à l'accepter.

Cela s'appelait la fête de la Communion, mais la communion avait ses limites. Personne n'avait proposé à Ead de danser ce soir-là – personne, sauf Loth, large d'épaules, plus grand qu'elle d'une bonne tête, la peau d'un noir profond et un chaleureux accent du nord. Tout le monde à la cour connaissait son nom. Il était l'héritier de Bouleaudor – lieu de naissance du Saint – et un proche ami de la reine Sabran.

Mademoiselle Duryan, l'avait-il abordée avec une révérence, *si vous acceptiez de me faire l'honneur d'une danse pour me permettre d'échapper à la terne conversation du chancelier du Trésor, je vous en serais infiniment reconnaissant. En contrepartie, j'irais chercher une cruche du meilleur vin d'Ascalon, dont la moitié vous reviendrait. Qu'en dites-vous ?*

Elle avait alors grand besoin d'un ami. Et d'une boisson plus forte. Ainsi, même s'il était Lord Arteloth Ru, et même s'il lui était parfaitement étranger, ils avaient dansé trois pavanes et passé le reste de la soirée auprès du pommier, à boire et à discuter sous les étoiles. Et en un rien de temps, une amitié était née.

À présent, il était parti, et il n'y avait qu'une explication possible. Loth n'aurait jamais quitté la cour de son propre chef – certainement pas sans en informer sa sœur ni sans demander congé à Sabran. Il y avait donc été contraint.

Margret et elle avaient bien essayé de l'avertir. Elles lui avaient dit que son amitié avec Sabran – née dès leur tendre enfance – finirait par faire de lui une menace pour les prétendants de la reine. Il devait donc prendre ses distances avec elle, maintenant qu'ils étaient plus âgés.

Loth n'avait jamais voulu entendre raison.

Ead secoua la tête pour se tirer de sa rêverie. En quittant les cloîtres, elle se tint à l'écart d'un groupe de servantes attachées à Lady Igrain Crest, duchesse de la Justice. Le symbole de sa livrée était cousu sur leur tabard.

Le jardin du cadran buvait la lumière matinale. Ses sentiers étaient baignés d'une lumière de la couleur du miel, et les roses qui bordaient les pelouses rougissaient discrètement. Les lieux étaient dominés par les statues des cinq Grandes Reines de la maison Berethnet, qui se dressaient sur un linteau au-dessus de l'entrée de la tour obscure. Habituellement, Sabran aimait à se promener là, bras dessus bras dessous avec l'une de ses dames de compagnie, mais ce jour-là, les chemins étaient déserts. La reine ne serait pas d'humeur à se baguenauder alors qu'un cadavre avait été retrouvé si près de son lit.

Ead s'approcha du donjon de la reine. Les vignebois qui serpentaient sur sa façade croulaient sous les fleurs pourpres. Elle gravit les nombreuses marches à l'intérieur pour gagner les appartements royaux.

Douze chevaliers du corps, revêtus de leur armure dorée et de leur manteau d'hiver sinople, flanquaient

les portes de l'antichambre. Des motifs floraux couvraient leurs canons d'avant-bras, tandis que les armes des Berethnet trônaient fièrement sur leur plastron. Ils redressèrent brusquement la tête à l'arrivée d'Ead.

« Bon matin », lança-t-elle.

Ils se détendirent et s'effacèrent pour laisser entrer l'une des dames de l'antichambre.

Ead retrouva bientôt Lady Katryen d'Osier, nièce du duc de la Communion. À vingt-quatre ans, elle était la plus jeune et la plus grande des dames de la chambre. Dotée d'une peau brune et lisse et de lèvres pleines, elle arborait une crinière crépue d'un rouge si profond qu'il en paraissait presque noir.

« Mademoiselle Duryan », dit-elle. Comme tout le monde au palais, elle portait le sinople et l'or de l'été. « Sa Majesté est encore couchée. Avez-vous pu trouver la blanchisseuse ?

— Oui, ma dame. » Ead fit une révérence. « Il semble que des… obligations familiales l'aient retenue.

— Aucune obligation ne prime sur notre devoir envers la couronne. » Katryen lança un regard vers les portes. « Il y a eu une nouvelle intrusion. Cette fois, le scélérat était bien moins maladroit. Non seulement a-t-il réussi à atteindre la grande chambre, mais il en possédait la clef.

— La grande chambre », répéta Ead, qui espérait paraître sincèrement choquée. « Cela signifie que quelqu'un de la royale maisonnée a trahi Sa Majesté. »

Katryen opina du chef. « Nous pensons qu'il est arrivé par l'escalier dérobé. Cela lui aura permis d'échapper à la plupart des chevaliers du corps pour aboutir directement dans l'antichambre. Et étant donné que cet escalier était scellé depuis… » Elle soupira. « Le sergent Porter a été congédié pour son

laxisme. Dorénavant, la porte de la grande chambre ne devra jamais plus être quittée des yeux. »

Ead acquiesça. « Qu'attendez-vous de nous, aujourd'hui ?

— J'ai une mission particulière à vous confier. Comme vous le savez, l'ambassadeur mentendonien, Oscarde utt Zeedeur, doit arriver ce jour. Sa fille a eu du relâchement dans ses tenues ces derniers temps, ajouta Katryen en pinçant les lèvres. Lady Truyde était toujours élégante à son arrivée à la cour, mais à présent… tenez, elle avait une *feuille* dans les cheveux lors de l'oraison d'hier. Quant à la veille, elle avait tout bonnement oublié sa gaine. » Elle étudia Ead longuement. « Vous semblez savoir vous vêtir conformément à votre condition. Veillez à ce que Lady Truyde soit prête.

— Oui, ma dame.

— Oh, et Ead, pas un mot sur l'intrusion. Sa Majesté ne souhaite pas semer le trouble à la cour.

— Naturellement. »

En repassant devant les gardes, Ead coula un regard vers leurs visages inexpressifs.

Elle savait depuis longtemps que quelqu'un laissait entrer des coupe-jarrets au palais. Et voilà qu'on avait confié au dernier d'entre eux la clef lui permettant d'atteindre la reine d'Inys dans son sommeil.

Ead avait la ferme intention de démasquer le coupable.

*
* *

À l'instar de la plupart des maisons royales, la maison Berethnet avait connu son lot de morts prématurées. Glorian Ire avait bu du vin empoisonné. Jillian III n'avait régné qu'un an, avant d'être poignardée par

l'une de ses domestiques. La propre mère de Sabran, Rosarian IV, avait succombé à une robe imprégnée de venin de basilic. Nul ne savait comment cette tenue avait abouti dans la garde-robe royale, mais on soupçonnait un acte de trahison.

Et voilà que les assassins revenaient s'occuper de la dernière descendante de la famille Berethnet. Ils se rapprochaient un peu plus de la souveraine à chacune de leurs tentatives. L'un d'eux s'était trahi en renversant un buste, une autre avait été surprise à voler dans la galerie des cors, un troisième avait hurlé des insanités devant les portes du donjon jusqu'à ce que les gardes interviennent. Aucun lien n'avait pu être établi entre les meurtriers en herbe, mais Ead était convaincue qu'ils servaient le même maître. Quelqu'un qui connaissait bien le palais. Quelqu'un qui aurait pu voler la clef, la reproduire et la remettre en place en l'espace d'une journée. Quelqu'un qui savait comment ouvrir l'escalier dérobé, demeuré verrouillé depuis la mort de la reine Rosarian.

Si Ead faisait partie des dames de la chambre, du cercle de confiance de Sabran, protéger celle-ci serait plus aisé. Elle attendait donc que l'occasion se présente depuis son arrivée en Inys, mais elle commençait à croire que cela n'adviendrait pas. Une convertie sans titre ne faisait pas une candidate convenable.

Ead trouva Truyde dans la chambre des coffres, où dormaient les demoiselles d'honneur. Douze lits y étaient disposés côte à côte. Leurs quartiers étaient plus confortables ici que dans bien des palais, mais trop exigus au goût de filles de noble famille.

Les plus jeunes, hilares, faisaient les imbéciles avec des oreillers, mais elles cessèrent dès qu'Ead apparut. La fille que celle-ci cherchait était encore au lit.

Lady Truyde, marquise de Zeedeur, était une jeune femme sérieuse, à la peau laiteuse couverte de taches de son et aux yeux charbonneux. Elle avait été envoyée en Inys à l'âge de quinze ans, deux ans plus tôt, pour y apprendre les manières de la cour avant d'hériter de son père le duché de Zeedeur. Il y avait chez elle une vigilance évoquant à Ead celle du moineau. Elle passait de longues heures dans la salle de lecture, à mi-hauteur des échelles ou compulsant des ouvrages fragiles.

« Lady Truyde, dit Ead en se fendant d'une révérence.

— Qu'y a-t-il ? » s'enquit la fille d'un air las. Son accent était toujours à couper au couteau.

« Lady Katryen m'a envoyée vous aider à vous habiller, répondit Ead. Si cela vous sied.

— J'ai dix-sept ans, Mademoiselle Duryan, et m'estime suffisamment maligne pour me vêtir moi-même. »

Les autres jeunes filles retinrent leur souffle.

« Je crains fort que Lady Katryen ne partage pas votre opinion, répliqua Ead d'un ton égal.

— Lady Katryen se fourvoie. »

Nouvelles inspirations stupéfaites. Ead se demanda s'il restait le moindre souffle d'air dans la pièce.

« Mesdames, lança-t-elle à la cantonade, allez chercher une servante et faites remplir la cuvette, je vous prie. »

Elles s'exécutèrent. Sans la moindre révérence. Elle avait beau occuper une place plus importante qu'elles au sein de la maisonnée, elles avaient toutes le sang bleu.

Truyde contempla la fenêtre au plomb quelques instants avant de se lever. Elle alla s'installer sur le tabouret près de la cuvette.

« Pardonnez-moi, Mademoiselle Duryan. Je suis d'humeur maussade, aujourd'hui. C'est que je dors très mal, ces derniers temps. » Elle croisa les mains sur son giron. « Si Lady Katryen le souhaite, vous pouvez m'aider à m'habiller. »

Elle semblait effectivement fatiguée. Ead alla réchauffer du linge près du feu. Lorsqu'une domestique eut apporté de l'eau, elle vint se placer derrière Truyde et rassembla ses boucles abondantes. Celles-ci, d'un vrai rouge de garance, lui cascadaient jusqu'à la taille. Une chevelure pareille était banale dans l'État libre de Mentendon, de l'autre côté du détroit du Cygne, mais inhabituelle en Inys.

Truyde se lava la figure. Ead lui frictionna les cheveux avec un onguent crémeux, puis rinça le tout et les démêla longuement. La fille n'ouvrit pas la bouche de tout le processus.

« Vous sentez-vous bien, madame ?

— Plutôt. » Truyde fit pivoter sa bague de pouce, révélant la tache verte qu'elle dissimulait. « Seulement… agacée par la présence des autres demoiselles et leurs ragots constants. Dites-moi, Mademoiselle Duryan, savez-vous quelque chose de Maître Triam Sulyard, l'ancien écuyer de sire Marke Bouleaunay ? »

Ead tamponna les cheveux de Truyde à l'aide du linge réchauffé. « Pas grand-chose. Je sais juste qu'il a quitté la cour sans permission cet hiver et qu'il a contracté des dettes de jeu. Pourquoi ?

— Les filles parlent sans arrêt de son absence, inventant les histoires les plus folles. J'espérais apprendre de quoi les faire taire.

— Navrée de vous décevoir. »

Truyde l'observa par-dessous ses longs cils auburn. « Vous avez naguère été demoiselle d'honneur.

— Oui. » Ead tordit le linge. « Pendant quatre ans, après que l'ambassadeur uq-Ispad m'a amenée à la cour.

— Puis vous avez été promue. Peut-être la reine Sabran me fera-t-elle un jour dame de l'antichambre à mon tour. Je n'aurais alors plus à dormir dans cette cage.

— Le monde entier est une cage aux yeux d'une jeune fille. » Ead lui posa la main sur l'épaule. « Je vais chercher votre robe. »

Truyde alla s'asseoir devant le feu et se coiffa avec les doigts. Ead la laissa se sécher.

De l'autre côté de la porte, Lady Oliva Marchyn, Mère des Demoiselles, bousculait ses protégées de sa voix pareille à celle d'un tournebout. En apercevant Ead, elle lança avec raideur : « Mademoiselle Duryan. »

Elle prononça son nom comme s'il s'agissait d'une maladie. Ead en avait pris l'habitude, avec certains membres de la cour. Après tout, elle n'était qu'une Sudienne, née en dehors du règne de la Vertu, ce qui rendait les Inyssiens soupçonneux.

« Lady Olivia, dit-elle calmement. Lady Katryen m'a chargée de venir aider Lady Truyde. Pourrais-je avoir sa robe ?

— Hum. Suivez-moi. » Oliva la conduisit dans un autre couloir. Une mèche de cheveux gris s'échappa de sa coiffe. « J'aimerais bien qu'elle mange. Elle va flétrir comme un bourgeon en hiver.

— Depuis combien de temps n'a-t-elle plus d'appétit ?

— Depuis la fête du début de printemps. » Olivia lui jeta un regard dédaigneux. « Donnez-lui fière allure. Son père sera contrarié s'il la trouve mal nourrie.

— Elle n'est pas malade, au moins ?

— Je sais reconnaître les signes d'une maladie, mademoiselle. »

Ead eut un léger sourire. « Peut-être un mal d'amour, alors ? »

Oliva fit la moue. « C'est une demoiselle d'honneur. Et je ne saurais tolérer aucun commérage dans la chambre des coffres.

— Veuillez m'excuser, ma dame. C'était une plaisanterie.

— Vous êtes la dame d'honneur de la reine Sabran, pas sa bouffonne. »

Oliva retira la robe de la presse avec un reniflement méprisant et la tendit à Ead. Celle-ci fit la révérence et prit congé.

Elle abhorrait cette femme de toute son âme. Les quatre années qu'elle avait passées en tant que demoiselle d'honneur avaient été les plus misérables de son existence. Même après sa conversion publique aux Six Vertus, son dévouement envers la maison Berethnet n'avait cessé d'être remis en question.

Elle se rappelait les moments passés sur son matelas trop ferme de la chambre des coffres, avec les pieds en compote, à endurer les quolibets des autres filles qui se moquaient de son accent du sud et se demandaient quelles hérésies elle avait bien pu commettre dans les Ersyr. Oliva n'avait jamais tenté de les faire taire. Au fond d'elle, Ead avait su que cela finirait par se tarir, mais cela avait heurté sa fierté d'être ainsi ridiculisée. Lorsqu'un poste s'était libéré dans l'antichambre, la Mère des Demoiselles avait été trop heureuse de se débarrasser d'elle. Ead avait cessé de danser pour la reine, et s'occupait à présent de vider sa baignoire et de nettoyer les appartements royaux. Elle disposait désormais de sa propre chambre et de meilleurs émoluments.

Dans la chambre des coffres, Truyde avait enfilé une chemise propre. Ead l'aida à mettre son corset

et son jupon d'été, avant de l'habiller d'une robe de soie noire aux manches bouffantes et une pèlerine en dentelle. Une broche à l'effigie de son protecteur, le Chevalier du Courage, miroitait sur son cœur. Tous les enfants du règne de la Vertu choisissaient leur chevalier patron le jour de leur douzième anniversaire.

Ead portait une broche différente. Une gerbe de blé, pour la générosité. Elle l'avait reçue à l'occasion de sa conversion.

« Mademoiselle, dit Truyde, les autres demoiselles d'honneur prétendent que vous êtes une hérétique.

— Je dis mes oraisons au sanctuaire, contrairement à certaines d'entre elles », se défendit Ead.

Truyde scruta son visage. « Est-ce qu'Ead Duryan est votre véritable nom ? s'enquit-elle subitement. Ça ne sonne pas très ersyrien. »

Ead ramassa un rouleau de ruban doré. « Vous parlez donc ersyrien, ma dame ?

— Non, mais j'ai lu des histoires sur le pays.

— La lecture, fit Ead d'un ton badin. Un passe-temps dangereux. »

Truyde la dévisagea d'un air mauvais. « Vous vous moquez de moi.

— En aucune manière. Les histoires recèlent de grands pouvoirs.

— Toutes les histoires germent d'une graine de vérité, renchérit Truyde. Elles regorgent de connaissances dissimulées.

— En ce cas, je vous fais confiance pour employer la vôtre à bon escient. » Ead fit glisser ses doigts parmi les boucles rousses. « Et puisque vous tenez tant à le savoir… non, ce n'est pas mon vrai nom.

— C'est ce que je me disais. Alors, quel est-il ? »

Ead sépara deux mèches de cheveux et les tressa avec le ruban. « Personne ici ne l'a jamais entendu. »

Truyde haussa les sourcils. « Pas même Sa Majesté ?

— Non. » Ead fit pivoter la fille afin de lui faire face. « La Mère des Demoiselles s'inquiète pour votre santé. Êtes-vous sûre d'aller bien ? » Truyde hésita. Ead lui posa une main amicale sur le bras. « Vous connaissez l'un de mes secrets. Nous sommes liées par un vœu de silence. Vous êtes enceinte, n'est-ce pas ? »

Truyde se raidit. « Pas du tout.

— En ce cas, qu'y a-t-il ?

— Cela ne vous concerne pas. J'ai l'estomac fragile, voilà tout, depuis…

— Depuis le départ de Maître Sulyard. »

Truyde la dévisagea comme si elle l'avait giflée.

« Il est parti au printemps, reprit Ead. Lady Oliva affirme que vous n'avez plus d'appétit depuis lors.

— Vous conjecturez trop, Mademoiselle Duryan. Beaucoup trop. » Truyde s'écarta d'elle, les narines dilatées. « Je suis Truyde utt Zeedeur, de la lignée des Vatten, marquise de Zeedeur. L'idée même de m'abaisser à fricoter avec un simple écuyer… » Elle lui tourna le dos. « Dégagez de ma vue, où je dirai à Lady Oliva que vous colportez des mensonges sur une demoiselle d'honneur. »

Ead se retira avec un léger sourire. Elle était à la cour depuis trop longtemps pour se laisser contrarier par une enfant.

Oliva la regarda disparaître au bout du couloir. En sortant à la lumière du jour, Ead inspira à pleins poumons l'odeur de l'herbe fraîchement coupée.

Une chose était certaine. Truyde utt Zeedeur avait secrètement fréquenté Triam Sulyard – et Ead mettait un point d'honneur à connaître les secrets de la cour. Si la Mère le voulait, elle percerait également ce mystère à jour.

3

Est

L'aube fendillait tel un œuf de héron le ciel de la Seiiki. Une pâle lueur se déversait lentement dans la pièce. Les volets avaient été ouverts pour la première fois depuis huit jours.

Tané contemplait le plafond, les yeux à vif. Elle n'avait pas dormi de la nuit, ayant eu tour à tour trop chaud ou trop froid.

Elle ne se réveillerait jamais plus dans cette chambre. Le jour de la Sélection était venu. Ce jour qu'elle attendait depuis l'enfance – et que, comme une imbécile, elle avait mis en péril en décidant de transgresser la réclusion. En demandant à Susa de cacher l'étranger à Orisima, elle avait en outre mis leurs deux vies en péril.

Son ventre tournait tel un moulin à eau. Elle ramassa uniforme et trousse de toilette, passa devant une Ishari encore endormie et sortit furtivement de la pièce.

La maison Sud se dressait sur les contreforts de la Mâchoire-de-l'Ours, la chaîne de montagnes qui dominait le Cap-Hisan. Avec les trois autres maisons d'apprentissage, elle servait à former les apprentis pour la garde de haute mer. Tané vivait entre ces murs depuis ses trois ans.

Sortir lui fit l'effet d'entrer dans un four. La chaleur lui vernissa la peau et lui épaissit la chevelure.

La Seiiki avait sa propre odeur. Le parfum du duramen des arbres, révélé par la pluie, et de la chlorophylle des feuilles. Généralement, Tané trouvait ces senteurs apaisantes, mais rien n'aurait su la réconforter ce jour-là.

Les sources d'eau chaude fumaient dans la brume matinale. Tané se dépouilla de son peignoir, entra dans le bassin le plus proche et se frictionna à l'aide d'une poignée de son. À l'ombre des pruniers, elle se para de son uniforme et peigna ses longs cheveux d'un côté de son cou, afin que le dragon bleu puisse être visible sur sa tunique. Quand elle retourna à l'intérieur, il y avait du mouvement dans les chambres.

Elle petit-déjeuna de thé et de bouillon. Quelques apprentis lui souhaitèrent bonne chance en passant.

Lorsque l'heure fut venue, elle fut la première à partir.

Dehors, les servantes attendaient avec les chevaux. Elles saluèrent à l'unisson. Alors que Tané montait sur son coursier, Ishari sortit de la maison en courant, dans tous ses états. Elle grimpa en selle à son tour.

Tané l'observa faire, la gorge obstruée. Ishari et elle partageaient leur chambre depuis six ans. Après la cérémonie, elles ne se reverraient peut-être plus jamais.

Elles chevauchèrent jusqu'au portail séparant les maisons d'apprentissage du reste du Cap-Hisan, franchirent le pont et le ruisseau qui descendait de la montagne, et allèrent rejoindre les apprentis venus d'ailleurs dans la région. Tané aperçut Turosa, son rival, qui ricanait depuis sa rangée. Elle soutint son regard jusqu'à ce qu'il talonne sa monture et parte au grand galop vers la ville, accompagné de ses amis.

Tané jeta un dernier coup d'œil en arrière pour graver dans sa mémoire la verdure luxuriante des collines et les silhouettes des mélèzes qui se dessinaient devant le ciel bleu pâle. Puis elle riva son regard sur l'horizon.

*
* *

Ce fut une lente procession à travers le Cap-Hisan. De nombreux citoyens s'étaient réveillés tôt pour voir les apprentis chevaucher jusqu'au temple. Ils lançaient des fleurs de sel sur la chaussée et bouchaient chaque allée, tendant le cou pour apercevoir ceux qui seraient peut-être bientôt choisis par les dieux. Tané essayait de se concentrer sur la chaleur de son cheval, sur le claquement de ses sabots – tout ce qui pouvait lui permettre d'éviter de penser à l'étranger.

Susa avait accepté d'emmener l'Inyssien à Orisima. Évidemment. Elle aurait fait n'importe quoi pour Tané, et réciproquement.

Il se trouvait que Susa avait autrefois eu une liaison avec l'une des sentinelles du comptoir commercial ; l'homme était depuis déterminé à la reconquérir. Une fois le portail déverrouillé, Susa prévoyait de l'atteindre à la nage en compagnie de l'inconnu et d'accompagner celui-ci chez le maître chirurgien d'Orisima, en lui promettant de le couvrir d'un argent imaginaire s'il acceptait. Il croulait apparemment sous les dettes de jeu.

Si l'intrus souffrait du mal rouge, la maladie serait confinée à Orisima. Après la cérémonie, Susa le dénoncerait anonymement au gouverneur du Cap-Hisan. Le chirurgien serait fouetté quand ils découvriraient un étranger chez lui, mais Tané ne pensait pas qu'il serait condamné à mort – cela

mettrait en péril l'alliance conclue avec l'État libre de Mentendon. Si la torture permettait de lui délier la langue, l'intrus dénoncerait peut-être aux autorités les deux femmes intervenues au soir de son arrivée, mais il n'aurait guère de temps pour plaider sa cause. Il serait passé par l'épée pour éviter tout risque de contamination.

Tané contempla alors ses mains, où apparaîtraient les premières rougeurs. Elle n'avait pas touché sa peau, mais le simple fait de s'approcher de lui avait représenté un risque considérable. Un instant de pure folie. Et si Susa avait contracté le mal rouge, elle ne se le pardonnerait jamais.

Son amie avait tout mis en péril pour s'assurer que cette journée soit conforme à ce dont Tané avait toujours rêvé. Susa n'avait pas remis en cause ses scrupules ni sa santé mentale. Elle s'était contentée d'accepter de l'aider.

Les portes du grand temple du Cap étaient ouvertes pour la première fois depuis une décennie. Elles étaient flanquées de deux statues colossales représentant des dragons, la gueule béante, rugissant pour l'éternité. Quarante chevaux trottèrent entre elles. Jadis fait de bois, le temple avait été réduit en cendres au cours du Grand Chagrin avant d'être rebâti en pierre. Des centaines de lanternes en verre bleu pendaient à ses avant-toits, exsudant une lumière froide. On eût dit des bouchons de pêche.

Tané mit pied à terre et accompagna Ishari vers l'entrée en bois flotté. Turosa leur emboîta le pas.

« Que le grand Kwiriki te sourie, aujourd'hui, Tané, déclara-t-il. Quelle honte ce serait, pour une apprentie de ton rang, d'être expédiée sur l'île Plume.

— Ce serait une vie respectable, rétorqua Tané en confiant son cheval à un valet d'écurie.

— Je suis sûr que tu parviendras à t'en convaincre quand tu y habiteras.

— Peut-être m'y accompagneras-tu, honorable Turosa. »

Il eut un tic nerveux et partit à grands pas rejoindre ses amis de la maison Nord.

« Il devrait s'adresser à toi avec davantage de respect, murmura Ishari. Dumu dit que tu obtiens de meilleurs résultats que lui dans la plupart des disciplines. »

Tané ne répondit rien. Elle avait des fourmis plein les bras. Elle était la meilleure de sa maison, mais Turosa également.

Une fontaine sculptée à l'effigie du grand Kwiriki – le premier dragon à avoir jamais accepté un humain sur son dos – se dressait dans la cour extérieure du temple. De l'eau de mer se déversait de sa bouche. Tané s'y lava les mains et en déposa une goutte sur ses lèvres.

Elle semblait pure.

« Tané, dit Ishari. J'espère que tout se passera comme tu le désires.

— Je te souhaite la même chose. » Tout le monde aspirait à la même issue.

« Je me suis réveillée tard. » Ishari pratiqua à son tour ses ablutions. « J'ai cru entendre coulisser les cloisons de notre chambre cette nuit. Ça m'a perturbée… Je n'ai pas réussi à me rendormir avant un moment. Tu es sortie de la pièce ?

— Non. C'était peut-être notre éminent professeur.

— Oui, peut-être. »

Les apprentis avancèrent jusqu'à la vaste cour intérieure, où le soleil illuminait les toits.

Un homme doté d'une longue moustache se tenait au sommet des marches, un casque coincé sous le

bras. Son visage était bronzé et buriné. Équipé de brassards et de gantelets, d'une cuirasse légère recouvrant une cotte bleu nuit, ainsi que d'un surcot à haut col de velours noir et de brocart doré, il était à l'évidence à la fois une personne de haut rang et un soldat.

Tané oublia brièvement ses craintes. Elle était redevenue une enfant rêvant de dragons.

Cet homme était l'honoré général de mer de Seiiki. Chef du clan Miduchi, la dynastie des dragonniers – une dynastie unie non par le sang, mais par un but. Tané espérait prendre ce nom.

En atteignant les marches, les apprentis formèrent deux lignes, s'agenouillèrent et posèrent le front contre le sol. Tané entendait le souffle d'Ishari. Nul ne se releva. Nul ne bougea.

Une écaille racla contre la pierre. Chaque tendon du corps de Tané sembla se crisper.

Elle leva les yeux.

Ils étaient huit. Elle avait passé des années à prier devant des statues de dragon, à les étudier, à les observer de loin, mais jamais n'en avait-elle vu d'aussi près.

Leur taille était époustouflante. La plupart étaient seiikinois, avec leur cuir souple et argenté, leur forme de badine. Des corps d'une longueur impossible soutenant une tête magnifique. Chaque créature avait quatre pattes musclées, qui s'achevaient sur des pieds dotés de trois serres. De longs barbillons tombaient en tourbillonnant de leur museau telles des lignes de cerf-volant. La majorité d'entre elles étaient encore jeunes, peut-être quatre cents ans, mais plusieurs arboraient les stigmates du Grand Chagrin. Toutes étaient couvertes d'écailles et cernées de marques de succion, souvenirs de leurs querelles avec les calmarissimes.

Deux possédaient un quatrième orteil : il s'agissait des dragons venus de l'empire des Douze-Lacs. L'un d'eux – un mâle – était muni d'ailes. La plupart des dragons n'en avaient pas et volaient grâce à un organe situé au niveau de la tête, que les savants avaient baptisé la *couronne*. Les ailes ne poussaient jamais avant au moins deux mille ans d'existence.

Le dragon ailé était le plus massif. Si Tané s'était mise debout, elle n'aurait sans doute pas pu le toucher entre les yeux et le museau. Même si ses ailes paraissaient aussi fragiles que de la soie, elles étaient suffisamment solides pour provoquer un typhon. Tané scruta la poche sous son menton. Comme les huîtres, les dragons pouvaient fabriquer des perles, une seule par vie. Elle ne quittait jamais cette poche.

La dragonne près du mâle, une Lacustrine elle aussi, partageait presque sa stature. La femelle avait des écailles pâles d'un vert trouble, comme du jade laiteux ; sa crinière était du brun doré des algues de rivière.

« Bienvenue », lança le général de mer.

Sa voix retentit tel l'appel d'une conque de guerre.

« Debout », ordonna-t-il alors. Et tous obéirent. « Vous êtes rassemblés aujourd'hui pour être voués à l'une ou l'autre vie : celle de garde de haute mer, avec la mission de défendre la Seiiki de la maladie et des invasions, ou celle de l'apprentissage et de la prière sur l'île Plume. Parmi les premiers, douze d'entre eux auront l'insigne honneur de devenir dragonniers. »

Douze seulement. Habituellement, il y en avait plus.

« Comme vous le savez sans doute, aucun œuf n'a éclos au cours des deux siècles écoulés. Plusieurs dragons ont par ailleurs été capturés par la flotte de

l'Œil-de-Tigre, qui poursuit son commerce répugnant de chair de dragon, sous le joug de la prétendue Impératrice Dorée. »

Des têtes se ployèrent.

« Pour renforcer nos rangs, nous sommes honorés d'accueillir ces deux grands guerriers issus de l'empire des Douze-Lacs. Gageons que cela augurera d'un rapprochement amical avec nos alliés du Nord. »

Le général de mer inclina la tête devant les deux dragons lacustrins. Ils n'auraient pas autant l'habitude du large que les dragons seiikinois, puisqu'ils préféraient vivre dans des rivières ou autres étendues d'eau douce, mais les dragons des deux nations avaient combattu côte à côte durant le Grand Chagrin, et ils avaient un certain nombre d'ancêtres communs.

Tané sentit que Turosa la regardait. S'il devenait dragonnier, il clamerait que son dragon était le plus grand d'entre tous.

« Aujourd'hui, votre destinée vous sera révélée. » Le général tira un parchemin de son surcot et le déroula. « Commençons. »

Tané s'arma de courage.

La première apprentie à être appelée fut élevée au noble rang de garde de haute mer. Le général de mer lui tendit une tunique de la couleur d'un ciel d'été. Quand elle s'en saisit, un dragon seiikinois noir cracha un nuage de fumée qui la fit sursauter. Le dragon respira bruyamment.

Dumusa de la maison Ouest devint également une garde de mer. Petite-fille de deux dragonniers, elle avait des origines sudiennes autant que seiikinoises. Tané l'observa accepter son nouvel uniforme, faire la révérence au général, puis prendre place à sa droite.

L'apprenti suivant fut le premier à rejoindre les rangs des érudits. Sa soie était du rouge profond des

griottes, et ses épaules tremblaient quand il salua. Tané perçut la tension chez les autres apprentis, aussi soudaine qu'une lame de fond.

Turosa rejoignit la garde de haute mer, sans surprise. Une éternité sembla s'écouler avant que Tané entende enfin son nom :

« L'honorable Tané, de la maison Sud. »

Elle avança d'un pas.

Les dragons la considérèrent. L'on disait qu'ils pouvaient lire au plus profond des âmes, car les êtres humains étaient faits d'eau, et l'eau était leur élément.

Et s'ils découvraient ce qu'elle avait fait ?

Elle se concentra sur la position de ses pieds. Quand elle vint se placer devant le général de mer, celui-ci sembla la dévisager pendant des années. Elle dut rassembler tout son courage pour ne pas flageoler.

Il finit par empoigner un uniforme bleu. Tané souffla longuement. Des larmes de soulagement lui piquaient les yeux.

« Pour votre aptitude et votre dévouement, vous voici élevée au rang de garde de haute mer. Vous devez jurer de suivre la voie du dragon jusqu'à votre dernier souffle. » Il se pencha vers elle. « Vos professeurs disent beaucoup de bien de vous. Ce sera un privilège de vous compter parmi mes gardes. »

Elle fit une profonde révérence. « Vous me faites honneur, grand seigneur. »

Le général de mer sourit.

Tané alla rejoindre les quatre apprentis déjà placés à sa droite, dans un état de félicité incroyable. Son sang s'écoulait en elle tel le courant sur des galets. Alors que le prochain candidat s'avançait, Turosa lui chuchota à l'oreille : « Alors comme ça, nous nous affronterons lors des épreuves de l'eau. » Son haleine sentait le lait. « Bien.

— Ce sera un plaisir de me mesurer à un guerrier de ton talent, honorable Turosa, répliqua calmement Tané.

— Je vois clair dans ton jeu, bouseuse. Je lis dans ton cœur la même chose que dans le mien. De l'ambition. » Il marqua une pause alors qu'un jeune homme allait rejoindre l'autre groupe. « La différence vient de ce que je suis, et de ce que tu es. »

Elle se tourna vers lui. « Nous sommes sur un pied d'égalité, honorable Turosa. »

Son rire lui donna le frisson.

« L'honorable Ishari, de la maison Sud », appela le général.

Celle-ci gravit lentement les marches. Quand elle se trouva devant lui, le général de mer lui tendit un ballot de soie rouge.

« Pour votre aptitude et votre dévouement, lui dit-il, vous voici élevée au rang d'érudite. Vous devez jurer de vous consacrer à l'approfondissement de la connaissance jusqu'à votre dernier souffle. »

Même si ces mots la firent tressaillir, Ishari se saisit de la robe et s'inclina profondément. « Merci, grand seigneur », murmura-t-elle.

Tané la regarda aller se placer du côté gauche.

Ishari devait être affolée. Cependant, elle s'en sortirait peut-être très bien sur l'île Plume, et finirait par revenir en Seiiki en tant qu'enseignante.

« Dommage, commenta Turosa. N'est-ce pas ton amie ? »

Tané se mordit la langue.

La principale apprentie de la maison Est rejoignit ensuite leurs rangs. Onren était petite et solidement charpentée ; son visage bruni par le soleil était parsemé de taches de rousseur. Son épaisse chevelure, asséchée par le sel et aux pointes cassantes, lui

tombait aux épaules. Du sang de bivalve lui assombrissait les lèvres.

« Tané, dit-elle en venant se positionner près d'elle. Félicitations.

— À toi aussi, Onren. »

Elles étaient les deux seules apprenties à se lever invariablement à l'aube pour aller nager, et une forme d'amitié était née de cette habitude. Tané ne doutait pas qu'Onren ait également prêté l'oreille aux rumeurs et soit allée s'immerger une dernière fois avant la cérémonie.

Cette pensée la troubla. Le rivage du Cap-Hisan était festonné de nombreuses criques, mais le sort l'avait fait choisir celle par laquelle l'étranger était arrivé.

Onren contempla sa soie bleue. Comme Tané, elle était issue d'une famille pauvre.

« Ils sont magnifiques, chuchota-t-elle en désignant les dragons. Je parie que tu espères faire partie des douze.

— N'es-tu pas trop petite pour chevaucher un dragon, Onren ? commenta Turosa d'une voix traînante. Remarque, tu parviendrais peut-être à te percher sur une queue… »

Onren lui retourna un regard noir.

« Il me semblait t'avoir entendu parler. On se connaît ? » Alors qu'il ouvrait la bouche pour répondre, elle reprit : « Ne te donne pas la peine. Tu es clairement un imbécile, et je n'ai pas de temps à perdre avec les imbéciles. »

Tané dissimula son sourire derrière ses cheveux. Pour une fois, Turosa fermait sa grande bouche.

Lorsque le dernier apprenti eut accepté son uniforme, les deux groupes se tournèrent vers le général de mer. Ishari, dont les joues étaient maculées de

larmes, ne détourna pas le regard du morceau de tissu entre ses bras.

« Vous n'êtes plus des enfants. Votre avenir vous attend. » Le général regarda à sa droite. « Quatre des gardes de mer ont réussi au-delà de nos espérances : Turosa, de la maison Nord ; Onren, de la maison Est ; Tané, de la maison Sud ; et Dumusa, de la maison Ouest. Tournez-vous face à nos anciens, qu'ils connaissent votre nom et votre visage. »

Ils s'exécutèrent. Tané s'avança en même temps que les autres et posa à nouveau le front par terre.

« Debout », dit l'un des dragons.

Sa voix fit trembler le sol. Elle était si profonde, si grave que Tané peina tout d'abord à la comprendre.

Tous quatre obéirent et se redressèrent. Le plus gros des dragons seiikinois abaissa la tête pour pouvoir les regarder en face. Il darda sa longue langue entre ses dents.

D'une puissante poussée sur ses membres, il prit subitement son essor. Les apprentis se jetèrent tous à plat ventre. Le général, qui, seul, était encore debout, éclata d'un rire tonitruant.

La dragonne lacustrine d'un vert laiteux exhiba ses dents en un large sourire. Tané se retrouva captivée par le tourbillon incessant de ses yeux.

La dragonne et ses autres congénères allèrent alors se jucher sur les toits de la ville. De l'eau faite chair. Alors qu'une brume de pluie divine ruisselait de leurs écailles, trempant les humains en contrebas, un mâle seiikinois se cabra, prit une grande inspiration et cracha une puissante bourrasque de vent.

Toutes les cloches du temple sonnèrent en réaction.

*
* *

Niclays se réveilla avec la bouche sèche et une migraine redoutable, comme un millier de fois auparavant. Il cligna des paupières et se frotta le coin de l'œil.

Des cloches.

Voilà ce qui l'avait réveillé. Il vivait sur cette île depuis des années, mais n'en avait jamais entendu aucune. Il empoigna sa canne et se leva, son bras tremblant sous l'effort.

Il devait s'agir d'une alarme. Ils venaient chercher Sulyard, les arrêter tous les deux.

Niclays tourna sur lui-même, au désespoir. Sa seule chance était de faire croire que l'autre s'était caché chez lui à son insu.

Il jeta un coup d'œil de l'autre côté du paravent. Sulyard dormait profondément, la tête tournée vers le mur. Eh bien, au moins mourrait-il paisiblement.

Le soleil déversait bien trop de lumière. Non loin de la petite maison qu'occupait Niclays, son assistant, Muste, était assis sous un prunier avec sa compagne seiikinoise, Panaya.

« Muste ! s'écria Niclays. Quel est ce raffut ? »

Muste se contenta d'un signe de la main. Niclays enfila ses sandales en jurant et se dirigea vers le jeune couple, s'efforçant de réprimer le sentiment de se précipiter vers sa perte.

« Bonjour à toi, honorable Panaya », lança-t-il en seiikinois, et se fendant d'une révérence.

« Éminent Niclays. » Elle plissa le coin des yeux. Elle portait une robe légère, à motifs de fleurs blanches sur fond bleu, et dont les manches et l'encolure étaient brodées d'argent. « Les cloches vous ont-elles réveillé ?

— Oui. Puis-je te demander ce qu'elles signifient ?

— Elles sonnent pour le jour de la Sélection, répondit-elle. Les apprentis les plus âgés des maisons d'apprentissage ont terminé leurs études et ont été répartis parmi les érudits ou la garde de haute mer. »

Rien à voir avec les intrus, donc. Niclays sortit son mouchoir et se tamponna la figure.

« Est-ce que vous allez bien, Roos ? s'inquiéta Muste en plaçant une main en visière sur son front.

— Tu sais à quel point je déteste l'été ici. » Niclays remisa son mouchoir dans son pourpoint. « Le jour de la Sélection a pourtant lieu une fois par an, non ? demanda-t-il à Panaya. Je n'avais encore jamais entendu les cloches. »

Pas des cloches, mais des tambours. Le bruit enivrant de la joie et des festivités.

« Ah », répondit Panaya, dont le sourire s'élargissait. « Mais cette Sélection n'est pas comme les autres.

— Vraiment ?

— L'ignorez-vous, Roos ? Pouffa Muste. Vous habitez ici depuis plus longtemps que moi.

— Ce n'est pas quelque chose qu'on lui aurait dit, le défendit Panaya d'une voix douce. Voyez-vous, Niclays, il a été convenu après le Grand Chagrin que, tous les cinquante ans, un certain nombre de dragons seiikinois accepteraient sur leur dos des humains, afin que nous soyons toujours préparés à combattre ensemble une fois encore. Ceux qui ont été désignés pour la garde de haute mer ce matin vont avoir cette opportunité. Mais avant, ils vont devoir subir les épreuves de l'eau pour déterminer lesquels deviendront dragonniers.

— Je vois », répondit Niclays, suffisamment passionné pour oublier un instant sa terreur. « Et ensuite, je suppose qu'ils s'envoleront sur leurs destriers pour combattre pirates et contrebandiers.

— Pas des *destriers*, Niclays. Les dragons ne sont pas des chevaux.

— Mille excuses, honorable dame. J'ai mal choisi mes mots. »

Panaya hocha la tête. Elle porta la main à son pendentif en forme de dragon.

Un tel bijou serait détruit sous le règne de la Vertu, où l'on ne faisait plus la différence entre les anciens dragons de l'Est et les wyrms cracheurs de feu, plus jeunes, qui avaient autrefois terrorisé le monde. Les deux espèces étaient jugées malveillantes. La porte de l'Est était fermée depuis si longtemps que des malentendus autour de ses coutumes étaient nés.

Niclays avait cru la même chose avant son arrivée à Orisima. Il avait été à moitié convaincu, la veille de son départ de Mentendon, qu'il avait été banni vers une terre où la population était asservie à des créatures tout aussi pernicieuses que le Sans-Nom.

Comme il avait été effrayé, ce jour-là. Tous les enfants mentendoniens connaissaient les histoires du Sans-Nom depuis le jour où ils découvraient le langage. Sa chère mère avait pris un malin plaisir à le terrifier aux larmes en lui décrivant le père et suzerain de tous les cracheurs de feu – celui qui avait émergé du mont Effroi à califourchon sur le chaos et la destruction. Sire Galian Berethnet l'avait alors blessé grièvement avant qu'il puisse assujettir l'humanité. Mille ans plus tard, son spectre rôdait encore dans les cauchemars de chacun.

Juste alors, un fracas de sabots traversa le pont d'Orisima, tirant brusquement Niclays de sa rêverie.

Des soldats.

Il se décomposa. Ils venaient le chercher – et maintenant que l'heure était venue, il se sentait plus exalté qu'effrayé. Ainsi soit-il. De toute façon, c'était soit ça,

soit mourir aux mains des sentinelles à cause de ses dettes de jeu.

Saint, pria-t-il, *accordez-moi seulement de ne pas me faire dessus.*

Les soldats portaient une tunique verte sous leur cotte. À leur tête se trouvait, bien sûr, leur capitaine – ce beau capitaine, toujours accommodant, qui refusait de dire son nom à quiconque sur Orisima. Il dominait Niclays d'un pied complet et était toujours en armure.

Le capitaine mit pied à terre et se dirigea à grands pas vers la maison de Niclays. Il était entouré de ses sentinelles, une main posée sur le pommeau de son épée.

« Roos ! » Un poing prisonnier d'un gantelet frappa contre la porte. « Roos, ouvrez cette porte, ou je l'enfonce !

— Inutile de casser quoi que ce soit, honorable capitaine, intervint Muste. L'éminent docteur Roos est ici. »

Le capitaine tourna les talons. Ses yeux noirs s'embrasèrent, et il s'approcha d'eux.

« Roos. »

Niclays aurait aimé prétendre que nul ne s'adressait jamais à lui avec un tel mépris, mais c'eût été mentir. « Vous pouvez tout à fait m'appeler Niclays, honorable capitaine, répondit-il avec toute la gaieté qu'il pouvait feindre. Nous nous connaissons depuis assez longt…

— Silence », aboya le capitaine. Niclays se tut. « Mes sentinelles ont trouvé la porte du débarcadère ouverte, hier soir. Un vaisseau pirate a été aperçu non loin. Si l'un d'entre vous abrite des intrus ou de la contrebande, parlez maintenant, et le dragon fera peut-être preuve de merci. »

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 5 janvier 2021

Dépôt légal : février 2021
EAN 9782290253175
OTP L21EPGN000703N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion